

états : la moitié de l'Europe se nomme la France ; mais l'empereur veut encore un village prussien ou espagnol, et il faut aller le lui emporter d'assaut, en se faisant éventrer avec dix mille condamnés au feu. Adorables fantaisies impériales ! Ce cirque romain vous dira que Néron et ses successeurs n'en avaient pas de plus sanglantes. Maintenant, trouvez-vous mauvais que je n'aime pas votre maître ? Il a écrasé mon cœur entre la terre et le pied de son cheval. Mais peut-être n'avez-vous jamais aimé ; peut-être ne pouvez-vous aimer... Alors, officier de Bonaparte, partez, partez, vous avez raison. A qui n'a pas d'amour, il faut la haine et l'enivrement des batailles ; allez tuer des hommes, allez jeter des enfants dans le fleuve, allez couvrir de crêpes ensanglantés les pauvres femmes... ; car celles-là restent toujours, et vous ne voulez pas les mettre à mort, impitoyables que vous êtes ! Allez, vous dis-je, vous qui ne laissez pas un regret derrière vous...

—Madame, dit Richemont en interrompant avec vivacité l'étrangère, je vous plains de toute mon âme ; mais de quel droit me jugez-vous ? Savez-vous si, tout dévoué que je suis à l'empereur, je n'ai pas sujet de jeter un regard en arrière ?

—Voyons, dit l'étrangère.

Et elle approcha sa lampe du visage de Richemont, dont elle examina les traits avec une curiosité effrayante ; puis, secouant la tête, elle reprit :

—Non ; la douleur n'est pas faite pour vous... mais d'autres souffriront à cause de vous.

—Qu'est-ce donc, reprit Richemont ? vous vous mêlez de divination ?

—Hélas ! répondit l'étrangère, je n'ai que trop prédit de vérités.

—Eh bien, madame, ajouta Richemont en lui tendant la main, ne craignez pas de m'alarmer en aucune façon. Continuez et parlez-moi de mon étoile. Je vais me battre en Espagne, à la tête de mon régiment.

—L'Espagne ! ah ! pauvre jeune homme, reprit l'étrangère, que puis-je vous dire ? je ne lis pas dans l'avenir ; seulement j'ai l'habitude du malheur, et je juge à peu près juste les degrés d'affinités qui peuvent exister entre lui et les diverses physionomies. C'est un art de femme affligée que celui-là ! je vous l'ai dit : je crois que vous causerez du chagrin plutôt que vous n'en aurez.

—Mais, reprit Richemont, croyez-vous que je revienne de la guerre d'Espagne ? J'espère que vous n'attribuez pas ma curiosité à une peur secrète de la mort.

—Je sais trop que pour vous tous, malheureux enfants en délire, la pensée de la mort est presque une volupté ; je ne sais que trop avec quelle épouvantable légèreté vous parlez d'aller vous faire casser la tête à la gucule du canon... Hélas ! celui que je pleure ne vous ressemblait-il pas ?... Quand à vous, il me semble que les lignes de votre visage ont des tendances heureuses ; votre sourire me paraît pur de toute amertume, et il n'y a rien de fatal dans votre regard... Colonel, il me semble que vous devez revenir de cette guerre désastreuse..;

Elle avait pris la main de Richemont et elle la lui serrait. Celui-ci, vivement ému par cette scène étrange, dit ces paroles à l'étrangère :

—Madame, que puis-je pour vous ?... Vous êtes pauvre ; j'obtiens une pension du gouvernement !... Les veuves d'officiers sont protégées.

—Arrêtez-vous là, reprit la femme avec un sourire amer, celui que je pleurerai jusqu'au tombeau n'était pas mon mari.

Alors Richemont tendit les mains à l'étrangère, qui se laissa presser contre la poitrine de ce jeune officier de Bonaparte. Elle devinait qu'un noble cœur battait sous cet uniforme qui lui rappelait tant de douleurs. Le colonel Richemont versa quelques larmes ; ce qui étonna beaucoup l'étrangère.

—Mais, reprit-il, comment donc est-il arrivé que vous ayez choisi cette étrange retraite ?

—Je revenais d'Espagne avec des convois militaires, me laissant conduire avec insouciance où l'on voulait. En traversant cette ville je tombai malade. Les convois partirent. L'hôpital où je passai trois mois m'était devenu odieux ; j'y serais morte de désespoir. Une nuit, je m'échappai de cette sorte de prison, et je me jetai dans cette immense retraite, où je trouvai les masures abandonnées. La beauté du climat de ce pays-ci m'a permis de vivre sans trop souffrir au milieu de ce désert de ruines. Quelques bonnes âmes me firent passer des secours, et peu à peu l'habitude est venue s'asseoir dans ma cellule, et j'ai adopté les arènes comme toute autre patrie. Voyez-vous, à un certain degré d'affliction, la plus complète indifférence pour les choses extérieures arrivent ; c'est une para-